to us either. We should be subtle and independent enough as thinkers to condemn what Shakespeare condemns without sharing his conservatism.

O'Dair then moves on to a general discussion of the increasingly routine condemnations of capitalism made by professors. She points out that anti-capitalism in the academy is often linked to anti-populism and declares that "the profession's anti-capitalism is consistent with our self-interest" (p. 217). A good example of this, although one not cited by O'Dair, is that many professors find no trouble in reconciling their professed anti-capitalism with their willingness to exploit the increasingly large number of poorly paid and poorly treated sessionals.

Discontinuities ends with an afterword which is not a summary of the preceding arguments but rather the beginning of a new argument. Marta Straznicky makes a plea for continuity. In part, she wants to try to bring schools of criticism together, but her main aim is to bring research and teaching together. The sudden appearance of pedagogical concerns should make us realize how rare it is to find references to teaching in works of critical theory. Straznicky makes the specific point that teaching is not covered in the other essays and the general point that in theoretical sophistication our teaching tends to lag behind our research. Implicitly or explicitly, too many of us still teach our students the critical theories we were taught. Straznicky's point is well-taken, as the essays in this collection will not help us to transform our teaching. Nevertheless, they are, for the most part, interesting and persuasive and those of us who specialize in the English Renaissance will find them useful.

STEPHEN GUY-BRAY, *University of British Columbia*

La légende dorée. Édition critique dans la révision de 1476 par Jean Batallier, d'après la traduction de Jean de Vignay (1333–1348) de la Legenda aurea, texte établi par Brenda Dunn-Lardeau. Paris, Champion, 1997. Pp. vii, 1563.

Brenda Dunn-Lardeau est connue depuis longtemps pour ses travaux sur la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. On se souvient du colloque international "*Legenda aurea: texte latin et branches vernaculaires*" qu'elle a organisé à l'Université du Québec à Montréal en 1983 et de la publication des actes qui en a conservé des traces substantielles (*Legenda aurea: sept siècles de diffusion*, 1986). Voici que l'auteure vient d'offrir à la communauté des chercheurs une pièce maîtresse du dossier: l'édition critique de la traduction française de Jean de Vignay, qui a connu une grande diffusion aux quatorzième et quinzième siècles, révisée à la fin du quinzième siècle selon les méthodes et les goûts pré-humanistes par Jean Batallier. La première impression, en abordant cet imposant volume, est celle d'un travail de grande envergure, impression qui n'est pas démentie à l'examen plus attentif de l'édition.

Outre l'exposition des règles suivies pour l'établissement du texte, les chapitres d'introduction comportent un survol synthétique de la fortune de la *Legenda aurea* du treizième au vingtième siècles et une étude de la langue du texte. Il faut signaler la richesse de l'apparat critique, qui consigne trois séries de variantes.

L'aperçu historique est un modèle de concision et de clarté. Comme le rappelle l'auteure, tout commence par un légendier du treizième siècle, c'est-à-dire un condensé de vies des saints à l'usage des prédicateurs. Son auteur, Jacques de Voragine, appartient à l'ordre des Prêcheurs, qui s'est fait une spécialité de ce type de *compendium*. Cette *Legenda aurea* sera l'un des textes les plus diffusés du Moyen Age, comme l'attestent le millier de manuscrits conservés et le nombre d'éditions du quinzième siècle, supérieur à celles de la Bible, ainsi que la traduction dans de nombreuses langues vernaculaires. Le texte entre dans le système d'enseignement, notamment dans les *studia* dominicains et franciscains. Selon Dunn-Lardeau, "la *Legenda aurea* connut un succès éclatant en France pendant trois siècles, suivi d'une éclipse entre 1557 et 1843" (p. 10).

La traduction de Jean de Vignay (entre 1333 et 1348), le plus important traducteur du règne de Philippe VI, n'est pas la seule traduction qui soit parvenue jusqu'à nous, mais elle fut de loin la plus copiée. Destinée à un public laïc peu cultivé, c'est une "traduction littérale au lexique non savant" (p. 10). Dans le même temps, le support matériel de ce texte dédié à l'aristocratie bourguignonne fait de la traduction française un objet de luxe. Observant, tout au long de son histoire de la tradition de la *Legenda aurea*, les changements de visée du texte, Dunn-Lardeau note que d'outil didactique dans la version originale, le légendier devient, en traduction française, symbole de prestige.

De la même façon, la révision de Jean Batallier à la fin du quinzième siècle imprime à la *Légende* une nouvelle orientation. Dunn-Lardeau a établi que le réviseur, dominicain et docteur en théologie de l'Université de Paris, avait travaillé à partir de deux manuscrits français, au moins, et une édition latine récente (1475). Soucieux, en cette période dite "pré-humaniste," de retrouver la *veritas latina*, il relatinise le lexique de la traduction du quatorzième siècle. L'analyse comparative de Dunn-Lardeau fait cependant apparaître que la correction n'est pas systématique. Les interventions de Batallier se situent "à mi-chemin entre la rigueur philologique des humanistes de la Renaissance et la liberté des copistes du Moyen Age" (p. 11). Relatinisé, le vocabulaire est également rajeuni conformément aux normes du moyen français commun. L'auteure voit dans certains types de révision une adaptation à un nouveau mode de diffusion du texte, par la lecture individuelle plutôt que par la lecture orale collective. Quant aux destinataires du livre, il ne s'agit plus de grands seigneurs commanditaires comme dans le cas de Jean de Vignay, mais de bourgeois et de petits nobles.

1557, *terminus ad quem* de la période de gloire de la *Legenda aurea*, est l'année de la dernière édition de la traduction française du quatorzième siècle, dans un contexte de Contre-Réforme où la structure et l'esprit du légendier apparaissent

surannés. Cependant, le message voraginien va survivre sous forme de cantiques, où s'exprime la sensibilité religieuse des fidèles de l'Église post-tridentine. Au dix-septième siècle il affleura sous la forme des *Fleurs de vies de saints*, traduction de recueils compilés par des jésuites espagnols dans le respect du bréviaire romain réformé. Ces récits témoignent d'une évolution de l'hagiographie, tant dans le contenu, soumis aux nouvelles exigences de critique historique, que dans la rhétorique.

Au cours des siècles, la somme hagiographique réunie par Jacques de Voragine change en quelque sorte de mains: outil pédagogique des dominicains au treizième siècle, puis objet de luxe dans les manuscrits français, elle devient un "instrument de propagande individuelle" (p. 17). avec le livre imprimé, avant que les jésuites n'y impriment leur marque à la Contre-Réforme. Elle sera enfin livrée au grand public en pénétrant la littérature de colportage. Dunn-Lardeau conclut en évoquant les jeux intertextuels des romanciers des dix-neuvième et vingtième siècles: Flaubert, Zola, Camus, Tournier.

Dans les chapitres consacrés à l'établissement du texte et à l'apparat critique, Dunn-Lardeau justifie le choix de l'édition de 1476 par sa place centrale dans la transmission d'une tradition hagiographique, comme édition princeps de 41 autres. Constatant qu'aucun manuscrit français ne correspond exactement à la forme et au contenu de l'édition de 1476, elle émet l'hypothèse que Batallier a effectué sa révision en s'appuyant sur au moins deux manuscrits français. Sont données en apparat les variantes des ms fr 241, copié en 1348 pour un libraire parisien. Les critères de choix sont l'ancienneté du témoin, le fait qu'il soit daté et qu'il soit "le plus près de l'archétype dans le stemma des manuscrits" (p. 8). Bien que trois autres témoins eussent pu être pris en compte, l'auteure justifie le choix de ce seul manuscrit par la perspective dans laquelle elle situe son projet d'édition critique: "confronter deux temps forts de l'histoire textuelle de la branche française sur les plans linguistique et hagiographique ainsi que les méthodes de travail d'un traducteur et d'un réviseur travaillant à plus de cent ans d'intervalle" (p. 37). Dans cette optique, il est certain que la décision de joindre à l'apparat des variantes provenant de manuscrits français les variantes d'une édition française et d'une édition latine est judicieuse.

Dunn-Lardeau a en effet confronté le texte de l'édition de 1476 à l'édition de Lyon (v. 1477-1478), dont le réviseur anonyme continuerait, selon son hypothèse, le travail de correction et de révision de Batallier dont il connaîtrait parfaitement les méthodes. Quant à la troisième série de variantes, elle renvoie au texte latin, ce qui permet d'observer plus aisément les méthodes de révision de Batallier. Dunn-Lardeau s'appuie, non sur l'édition latine de 1475 utilisée par le réviseur — qui a été portée trop tard à sa connaissance (p. 39) —, mais sur l'édition de Graesse communément utilisée par les chercheurs. Pour faciliter d'ailleurs les études comparatives entre l'état de la *Légende dorée* représenté par l'édition de 1476 et d'autres branches vernaculaires de la *Legenda aurea*, la référence à l'édition latine

de Graesse, donnée au début de chaque chapitre, constitue un intermédiaire fort pratique.

Dans son étude de la langue du texte, Dunn-Lardeau souligne la juxtaposition de plusieurs strates linguistiques. Si la *Légende dorée* de Jean Batallier est écrite en moyen français commun, avec une volonté de relatinisation, des traits régionaux sont cependant perceptibles, particularités de la Normandie, du Nord et de l'Est, dont les dernières n'avaient pas, selon l'auteure, encore fait l'objet d'études. Cette diversité confirme l'hypothèse que Jean Batallier aurait utilisé plusieurs manuscrits français pour sa révision. Dunn-Lardeau note que, ce faisant — en s'appuyant sur des manuscrits anciens et récents en français et sur un imprimé latin —, il se conformait aux méthodes de travail de ses contemporains, notamment William Caxton dans sa révision de la *Golden Legend*. L'auteure présente un tableau synthétique des particularités phonétiques, morphologiques et syntaxiques du texte de Batallier. Il apparaît que la correction, dans le sens de la relatinisation et de la suppression des traits régionaux, n'y est jamais systématique. Persistent nettement des traces de dialectes de l'Est et une alternance des formes populaires et savantes. En appendice, une liste des mots, formes et graphies du manuscrit de 1348, corrigés par Jean Batallier, donne une idée de la nature des changements apportés par le réviseur.

Le texte de la *Légende* est suivi d'une "table des exemples" que Batallier a dressée "selon l'ordre de l'abc." Dunn-Lardeau voit dans l'ajout de cette table — traduction de la *tabula exemplorum* de l'édition latine de 1475, qui ne figurera plus dans la deuxième édition française — un "repentir d'ecclésiastique reprenant un outil avant tout réservé au prédicateur" (p. 12). Enfin, l'ouvrage fournit plusieurs outils utiles à la fois pour une meilleure utilisation du présent ouvrage et pour les recherches qu'il ne manquera pas d'inspirer: des notes sur le texte critique, un glossaire de 4 426 termes ou formes, un index des noms propres, un index des chapitres de la *Légende dorée*, donnant les noms de saints sous leur forme moderne par ordre alphabétique.

Ce travail de Brenda Dunn-Lardeau fait honneur à l'érudition canadienne. En plus de mettre à la disposition des chercheurs un état décisif de la traduction d'un texte qui a eu une influence durable, ouvertement ou souterrainement, sur la culture occidentale, cette édition critique de la *Légende dorée* ouvre de multiples pistes pour des recherches ultérieures, dans les domaines notamment de l'étude du moyen français, de l'évolution du genre hagiographique, de l'histoire de la traduction et de la révision au Moyen Age et à la Renaissance. Il ne fait pas de doute que le Prix Émile Faguet de l'Académie française, qui a couronné l'ouvrage en 1998, a été fort judicieusement décerné.

CLAIRE LE BRUN-GOUANVIC, *Université Concordia*